

## La cime des mégalo­poles

Fabrice Charbit

Number 84, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13483ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charbit, F. (2000). La cime des mégalo­poles. *Moebius*, (84), 41–44.

FABRICE CHARBIT

*La cime des mégalofoles*

Sous la nuit jaune aux ombres aluminium,  
Je ne suis jamais seul(e).  
Les flux de cent soleils me connectent à chaque  
système,  
J'entends:  
Des gourous vomissent sur moi des plantes qui  
bougent sans fin,  
Toutes les hordes d'esprits hagards de tous les mondes  
me murmurent  
Les sagesses bizarres des choses.  
Avant moi  
Après moi  
Au travers de moi  
La foule furieuse aux destins magnétiques!  
Et sur la cime des mégalofoles,  
Depuis les murailles de mercure,  
Mon échine de cristal chante l'ancien exode de ma race.

*Verres*

Pelures d'hommes,  
Brûle-sexes et brûle-cœurs,  
Nos muscles flottent sur les tables.  
Pour occuper  
Nos gueules de bougie fondue,  
Nous mordons les femmes  
Aux flancs proches  
Mais peu compréhensibles.  
Nos yeux sont moites d'autant voir  
Et les liquides  
N'ont jamais d'or suffisamment

Nos foies sont vivants, pleins de futurs:  
Tout est bien.  
Et la mort, dessous...  
Elle voudra mieux de nous  
Que nos rêves.  
Maintenant  
Nous suçons nos verres car  
Nous sommes moins coupables  
Lorsqu'ils sont nombreux.

*L'oiseau des comptoirs*

Autour des tables, les heures,  
Comme des figurines  
Placées nulle part  
Et sur le bois des peaux vivantes.  
Je poursuis  
Les bruits invisibles  
Qui trottent  
Vers des trous de souris.  
Les percolateurs crachent,  
Des éclats de vapeur  
Au fond de l'œil  
M'envoûtent le corps.  
Par endroits,  
Le zinc comme de l'or  
Est un territoire.  
J'ouvre mes membres amplement,  
Oiseau pour me rendre  
Au pays des plafonds.  
Sur la terre,  
Un homme comme un ogre  
A mangé son chapeau de pain.  
Il engloutit six rasades rouges  
Dans l'argile de son visage,  
Ouvre la porte,  
Et sort dans les fumées.  
La fille blanche du bar,  
Triste,  
Avec ses épaules-épées,  
Le regarde brûler sous l'hiver du dehors.

Elle:

Qui se refroidit d'homme en homme,  
Qui donne du vin,  
Qui lèche ses doigts froids,  
Et longs  
Et fins comme de l'eau...  
Je ploie sous les feux des projecteurs, je vois  
Des soleils,  
La hotte étincelle qui flamboie dans l'huile.  
Mon vol se divise en faisceaux de métal,  
La fille les reçoit.  
Nous serons amants de la lumière,  
Si seulement cesse le noir  
Qui tire nos nervures  
Vers le sol.

### *Le cerf*

J'aime  
Comme un cerf incroyable!  
Écumées les forêts et les plaines,  
Mes sabots  
Sont rouges de leur course:  
J'érode les terres  
En te cherchant,  
Et mes bois voudraient  
Terminer tes rêves...  
Entend!  
C'est le lointain qui brame,  
Avec sa robe brune devenue si longue  
Que le monde a disparu  
Dessous.

Au-delà  
Ton cœur,  
Comme le pourtour  
D'un désert de feu,  
Là où les cerfs craignent de mourir  
Sans pouvoir te connaître.

*Mirage*

Ta paume brûle  
Sable sous ma main tellement vaste  
Et le vent danse  
Et nous formons les siroccos géants,  
Et nous balayons les plaines,  
Et les chiens ne peuvent plus  
Nous suivre...  
Deux mélangés!  
Nous! désert aussi lisse  
Qu'un parfum de corps  
Sang de la dune  
Qui bat comme les tempes d'un million d'amants.  
Reste un peu encore  
Sous le soleil carnassier de moi  
Que tes doigts avant de partir me parcourent  
Entier  
Et me donnent force.